

Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [93] (2005)
Heft: 1497

Artikel: Louise Demont, femme de chambre de la princesse de Galles, ou quand une héroïne d'opérette en cache une autre (1814-1821)
Autor: Mottu-Weber, Liliane / Demont, Louise
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-282916>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Louise Demont, femme de chambre de la princesse de Galles, ou quand une héroïne d'opérette en cache une autre (1814-1821)

Les exilés pour la foi, les proscrits politiques, les artisans émigrés et les explorateurs ont fait l'objet de nombreux travaux. À l'aide d'archives officielles, notariales, économiques, judiciaires ou, plus rarement, de correspondances et de journaux intimes, les historiens se sont efforcés de reconstituer leur histoire et celle de leurs familles. Toutefois, le destin de leurs épouses et de leurs filles, qui voyageaient et vivaient dans l'ombre de leurs maris et pères, dont elles dépendaient totalement, reste le plus souvent très mystérieux. Or, des recherches récentes ont révélé que d'autres femmes, généralement seules, furent amenées à se déplacer, voire à « s'expatrier », particulièrement durant la deuxième partie du 19^e siècle : faute de gagne-pain sur place, par exemple, de nombreuses campagnardes quittaient leur village pour s'engager comme domestiques dans une ville proche – où elles étaient très demandées à cette époque. Mais surtout, des Suisses romandes célibataires, veuves ou séparées, généralement instruites, se mirent à quitter leur patrie pour s'engager comme bonnes, comme gouvernantes ou pour enseigner le français dans des pays tels que la Prusse, l'Autriche, la Pologne ou la Russie¹.

LILIANE MOTTU-WEBER

On imagine aisément les craintes que devait susciter dans les familles et dans les milieux philanthropiques l'exposition de ces femmes, parfois très jeunes, aux multiples dangers, physiques et moraux, d'un long voyage et d'un séjour dans des contrées éloignées ; laissant de côté cet aspect de la question – et les diverses solutions qui furent imaginées pour aider et protéger les émigrantes – nous nous concentrerons ici sur un cas précis plus ancien, mis au jour par une récente publication².

Au service d'une princesse fantasque, voire extravagante

Le recherche entreprise par Monique Droin-Bridel pour identifier et mettre en perspective le destin de quelques serviteurs vaudois engagés au début du 19^e siècle par la princesse de Galles Caroline de Brunswick (1768-1821), épouse malheureuse du futur roi d'Angleterre George IV, éclaire en effet utilement certains aspects mal connus de ces migrations (temporaires) plus ou moins forcées de certaines catégories de la population. Tout commença par la découverte, dans des archives privées, d'un récit de voyage manuscrit rédigé par une femme de chambre vaudoise, Louise Demont. Née à Colombier sur Morges en 1793, orpheline de père deux ans plus tard, Louise avait fréquenté les écoles de Colombier, de

Cossonay et de Morges, puis passé quelques mois comme bonne d'enfants dans une famille locale. Par bonheur, le petit capital qu'elle avait hérité de son père lui permit de ne pas devoir chercher un emploi dès la fin de sa scolarité : avant son départ pour l'étranger, elle vécut près de trois ans en famille, sa mère s'étant remariée et lui ayant donné plusieurs demi-frères et sœurs. La rencontre avec sa future maîtresse eut lieu au cours d'un séjour que cette dernière fit à Genève et à Lausanne en septembre 1814 : délaissée par son mari, privée de la présence de sa fille Charlotte, méprisée par la Cour, la Princesse avait décidé de quitter l'Angleterre pour l'Italie, où elle allait passer plusieurs années vouées aux mondanités, aux frasques sentimentales et aux voyages.

« Prise entre les deux camps, la jeune Vaudoise vécut des mois difficiles durant lesquels elle fut le jouet d'enjeux qui la dépassaient »

Engagée comme première femme de chambre, Louise partagea désormais sa vie et celle de sa suite, composée de dames d'honneur, d'un chambellan, d'un

secrétaire et de domestiques, parmi lesquels elle parvint bientôt à faire engager sa demi-sœur Mariette Bron. Après quelques mois passés à se transporter d'une résidence à l'autre en Italie, tout ce petit monde s'embarqua en novembre 1815 pour l'Orient. De Gênes à la Sicile, puis à Tunis, Athènes, Constantinople, et en Terre sainte, ce furent dix mois d'aventures, de tempêtes, d'attaques de pirates, de visites de sites historiques et d'émotions vécues avec intensité par les deux sœurs, et décrites avec minutie par Louise dans son Journal et dans ses lettres à ses parents ; le tout s'étant déroulé sur fond d'idylle entre la Princesse et son chambellan, espionnés par des agents anglais lancés à leurs trousses.

Prise au piège des intrigues de cour

Minée par les manigances qui se multipliaient autour de Caroline et de ses protégés, cette atmosphère de fêtes et de découvertes par monts et par vaux finit pourtant par se muer en drame : fausement accusés de propos offensants sur la Princesse, Louise Demont et son meilleur allié furent renvoyés en novembre 1817. Elle rentra donc chez ses parents à Colombier, sans Mariette et sans avoir pu se justifier aux yeux de sa maîtresse. Elle n'allait toutefois pas y vivre en paix avant plusieurs années : lassé de la conduite

histoire des f e m m e s

indigne de son épouse, le Régent entama une procédure de divorce contre elle en janvier 1818. Pour parvenir à ses fins, il entendait utiliser, au cours du procès intenté contre elle, ceux qui avaient fait partie de la « maison » de l'infidèle. Louise Demont fut par conséquent longuement interrogée comme témoin à charge contre la Princesse, d'abord en Italie, à l'occasion d'une enquête internationale lancée contre Caroline, puis à Londres. Son Journal de voyage et ses lettres à ses proches furent parfois subtilisés, traduits, voire corrigés pour servir à confondre la royale accusée ou au contraire à l'innocenter. Louise fit l'objet de menaces, et dut déménager plusieurs fois.

Prise entre les deux camps, la jeune Vaudoise vécut des mois difficiles durant lesquels elle fut le jouet d'enjeux qui la dépassaient. La suite fut encore pire : au terme d'un procès qui était plus politique que moral, Caroline ne fut finalement pas condamnée. Bien que coupable d'adultère, elle apparaissait aux yeux de tous comme l'« épouse outragée », alors que Louise, qui n'avait fait que décrire dans ses dépositions ce qui s'était passé sous ses yeux, fut la cible de nombreux pamphlets, caricatures et libelles satiriques, qui circulèrent dans toute l'Europe, y compris dans son pays natal.

Caroline finit par devenir reine, mais Edouard IV refusa qu'elle fût couronnée avec lui à Westminster le 19 juillet 1821. Injurée par une foule décidément versatile, elle supporta mal l'affront : elle mourut moins d'un mois plus tard et son enterrement fut aussi mouvementé et controversé que sa vie l'avait été. Quant à Louise, elle rentra au pays peu après, bientôt suivie de sa sœur Mariette Bron, qui, restée au service de Caroline jusqu'à sa mort, s'était mariée avec le maître d'hôtel de la Princesse. Le couple eut plusieurs enfants et tint plus tard l'Hôtel de l'Ancre à Ouchy.

Malgré ses biens, ses compétences et la culture qu'elle avait acquise au cours de ses séjours à l'étranger, Louise Demont semble avoir mené une vie très modeste jusqu'à sa mort en 1867. Elle vécut le plus souvent en pension chez sa sœur et son beau-frère, puis, devenue aveugle, finit ses jours chez une nièce qui l'avait recueillie.

Des épreuves et une domestique si exceptionnelles ?

Les mois pénibles durant lesquels Louise Demont fut appelée à témoigner contre son ex-maîtresse sont probablement à l'origine de cette existence retirée, en marge de la société. Dans la mesure où

– pour protéger sa sœur, qui était encore au service de la Princesse et, peut-être aussi, par amour-propre –, elle n'avait jamais dénoncé les frasques de Caroline dans ses récits et ses lettres à sa famille, prenant même souvent sa défense, elle fut accusée de mensonge. Au même moment, elle fut vilipendée par d'autres gens pour avoir trahi son ex-maîtresse en révélant son adultère – bien réel – « pour se venger d'avoir été congédiée » : une suite d'épreuves certainement suffisante pour ébranler une femme au caractère pourtant bien trempé.

Certes, Louise fut une domestique exceptionnelle : instruite, elle fut non seulement capable de tenir un Journal, rédigé avec intelligence, mais aussi d'écrire régulièrement à ses parents au cours de ses déplacements, ainsi qu'à plusieurs correspondants auxquels elle tentait désespérément d'expliquer les faits, ou de rétablir la vérité, à l'époque du procès de Londres. Isolée du monde par les agents du Roi durant toute cette période, elle s'efforça d'apprendre l'anglais pour être à même de comprendre ceux qui l'interrogeaient. Vivant dans l'ombre d'une femme mondaine et excentrique, elle parcourut divers pays et entra en contact avec de nombreuses personnes fortunées et cultivées. Dans ce contexte, elle observa d'un œil critique les manœuvres des courtisans qui évoluaient autour de la Princesse et, plus tard, elle parvint le plus souvent à déjouer les efforts de ceux qui cherchaient à obtenir son témoignage à prix d'argent ou par des menaces. Et cela en dépit d'une certaine candeur, qui lui fit commettre les imprudences qui provoquèrent son renvoi après deux ans de service.

Il n'en reste pas moins que Louise fait partie des innombrables jeunes filles des régions rurales de la Suisse qui, dès la fin du 18^e et au 19^e siècle, bien qu'instruites, ne voyaient s'ouvrir devant elles que peu de perspectives professionnelles lorsqu'elles atteignaient le seuil de l'âge adulte. Les seules possibilités d'emploi qui s'offraient à elles se trouvaient donc dans les villes, ou à l'étranger. Vouée, comme toutes les domestiques de tous les temps, à pénétrer dans l'intimité de la vie familiale ou amoureuse d'une maîtresse exigeante, elle ne maîtrisait pas son destin ; au point d'être renvoyée sans avoir pu s'expliquer ou protester de son innocence. Restée célibataire une fois passés les douloureux événements dans lesquels elle a été impliquée à son corps défendant, elle ne vivra pratiquement jamais indépendante, mais chez des parents et assistée d'un



LOUISE DEMONT.
Gravure de T. Wright d'après le dessin de A. Wivell exécuté en 1820 pendant le procès
(By courtesy of the National Portrait Gallery, London)

conseiller judiciaire pour la gestion de ses biens. Malmenée par la presse locale vaudoise à l'époque du procès de la reine, elle n'aura guère l'occasion de mettre en valeur tout ce que ses voyages et ses expériences à l'étranger lui ont apporté de connaissances sur le monde – y compris ce qu'elle y a observé avec intérêt sur la condition des femmes. Elle qui écrivait – et pensait – mieux que Caroline de Brunswick!

¹Sur le personnel de maison féminin et la « féminisation » des villes suisses à cette époque, voir Anne-Lise Head-König, « Les apports d'une immigration féminine traditionnelle à la croissance des villes de la Suisse. Le personnel de maison féminin (XVIII^e-début XX^e siècle) », *Revue suisse d'histoire*, 49 (1999), 1, pp. 47-63. Sur ces émigrées, dont on sait encore peu de choses, Alain Maeder, *Gouvernantes et précepteurs neuchâtelois dans l'empire russe (1800-1890)*, Neuchâtel, Institut d'histoire, 1993 ; Irène Herrmann, « Entre modernisme et tradition, réalités et représentations. L'émigration des Genevoises en Russie (1906-1914) », *Revue suisse d'histoire*, 48 (1998), 3, pp. 325-359. Les domestiques ont toujours représenté une proportion importante des femmes dites « actives ». Nous y reviendrons dans un prochain article.

²Monique Droin-Bridel, *Servir ou trahir. Notables genevois et serviteurs vaudois autour de Caroline de Brunswick, princesse de Galles, entre 1814 et 1821*, Genève, Ed. Suzanne Hurter, 2000 ; y figurent notamment le Journal, des lettres de Louise et des illustrations qui témoignent de la férocité des critiques émises contre la Princesse et sa femme de chambre.